

Disparition de Manuel Vázquez Montalbán

CEDRIC FABRE

Le flic Pepe Carvalho restera sans doute comme l'une des plus grandes gueules de la littérature espagnole contemporaine. Il n'est pas trop tard pour rendre hommage à son "père-créateur", mort d'un infarctus à Bangkok le 17-octobre dernier.

Jean-Claude Izzo avait pour Montalbán une admiration sans limite. Il faut dire que les deux écrivains avaient bien des points communs: des personnages de flics désabusés, perdus dans des labyrinthes urbains et humains sans fin, qui survivaient tant dans l'obsession de sauver des vies que dans l'amour de la bonne chère. Tous deux partageaient également une certaine truculence du langage... En associant à leurs personnages le commissaire Montalbano du Sicilien Andrea Camilleri ou le commissaire Llob de l'Algérien Yasmina Khadra, on pourrait esquisser le profil d'un polar "méditerranéen", dans la mesure où le genre se veut "littérature de territoire" avant tout.

De fait, lire Montalbán, c'est "entrer en gastronomie", comme d'autres entrent en religion: dans son œuvre, la vie peut s'entendre comme une "grande bouffe". Les aventures de Pepe Carvalho évoluent d'ailleurs au rythme de tablées gargantuesques, et l'intrigue elle-même se noue ou se dénoue souvent au gré de ces repas. "Le contrat avec les Aragonais avait été conclu après une tournée de tapas aragonaises au Rincon de Aragon de la rue Del Carmen, deux ou trois agneaux et un demi-quintal de boudin à l'Asador de Aranda, et quelques verres au Boadas, jusqu'à ce que la Mort Subite les sépare."

Au cours de ses multiples enquêtes, Pepe Carvalho, flic humaniste qui se sait englouti par sa ville, Barcelone – avec laquelle il entretient une relation d'amour/haine – s'échine à combattre la corruption, l'injustice sociale; il affronte les nostalgiques de la dictature, dans une société où les restes du franquisme laissent traîner dans l'air des *ramblas* un parfum nauséabond.

Singulière personnalité que celle de Carvalho (apparu pour la première fois en 1972 dans *J'ai tué Kennedy*). Ancien communiste, puis agent

de la CIA, il s'offre les services d'un "philosophe de chevet" et fréquente une prostituée, Charo... "Cette sensation d'être un étranger le transperçait jusqu'aux os, comme un froid intransmissible", note l'auteur à propos de son personnage. Sans son humour à fleur de peau, Pepe Carvalho serait certainement mort.

Issu d'une famille ouvrière, fils d'un militant communiste sous surveillance policière constante, l'écrivain gardait en mémoire le souvenir d'un père qui devait se présenter chaque semaine au commissariat... Lui-même s'inscrit assez vite au Parti communiste et passa un temps dans les geôles de Franco, en 1962, pour avoir soutenu une grève des mineurs asturiens.

Quant au dernier ouvrage de Montalbán publié en France, il n'a rien d'une procession, même s'il s'engage sur les pas de Chrétien de Troyes pour s'interroger sur la mort. Pour en tirer, surtout, d'épanouissantes leçons de vie. *Erec et Enide* est un roman à plusieurs voix, où universitaires médiévistes et figures mythologiques se croisent, et qui dit, entre autres, les affres de la dictature, tout en cherchant quelques honorables raisons de survivre dans ce monde lâche.

Gageons ici que lire Montalbán en est déjà une...

ŒUVRES DE MANUEL VÁZQUEZ MONTALBÁN (SÉLECTION)

J'ai tué Kennedy, trad. D. Laroutis, 10/18, 1996.

La Solitude du manager, traduit et préfacé par M.-Gazier, 10/18, 1988.

Meurtre au Comité central, trad. M. Gazier, 10/18, 1991.

La Rose d'Alexandrie, trad. D. Laroutis, 10-18, 1990.

Histoires de famille, trad. A. Petre, 10-18, 1995.

Assassinat à Prado del Rey et autres histoires sordides, trad. C. Bleton, Bourgois, 1994.

Les Thermes, trad. D. Laroutis, 10/18, 1991.

Les Recettes de Pepe Carvalho, trad. D. Laroutis, Bourgois, 1996.

Moi, Franco, trad. par B. Cohen, Le Seuil, 1997.